

AVANT-PROPOS

QU'EST-CE qu'être homme ou femme ? En postulant une *bisexualité psychique*, la psychanalyse invite à considérer le masculin et le féminin indépendamment du sexe biologique, sans toutefois dénier la biologie, bien au contraire : l'embryologie, la génétique, l'anatomie, l'éthologie, nous enseignent que la différence des sexes ne va pas de soi, qu'elle se constitue de façon processuelle, et qu'elle conserve toujours une part d'ambiguïté plus ou moins manifeste. Le phénomène d'intersexuation (autrefois qualifié d'hermaphrodisme, en référence au personnage de la mythologie grecque Hermaphrodite, doté d'attributs masculins et féminins), en poussant l'équivoque à un degré extrême, somme la société de s'interroger sur ce repère élémentaire et immédiat qu'est la sexuaction : les sportives qui concourent aux compétitions internationales peuvent avoir à subir un « test de genre » pour authentifier leur appartenance au genre féminin. Le recours à ces tests, dont les résultats sont souvent ambigus, révèle le caractère équivoque, même sur le plan biologique, des catégories de genre.

Il y a donc du féminin et du masculin en chacun de nous, c'est un fait acquis ; en pourtant, on ne sait pas précisément ce que l'on désigne par ces deux substantivations. Freud a d'ailleurs plusieurs fois souligné la difficulté dans laquelle se trouve la psychanalyse pour les définir : en 1920 par exemple, il écrit que « si l'on tente de les ramener à des principes plus originaires, la masculinité se volatilise en activité, et la féminité en passivité, ce qui est trop peu ¹ ». Le couple masculin/féminin serait l'ultime degré d'élaboration d'un autre, réputé plus élémentaire : le couple activité/passivité. Que dire de ce « trop peu » ? Où se situe l'écart entre la passivité et le féminin ?

Dans les danses de couple, la partenaire féminine, autrefois sommée de se laisser déplacer, tenue d'opposer le moins de résistance possible aux mouvements mécaniquement imposés par son cavalier, est aujourd'hui partie prenante dans les mouvements que l'homme lui suggère à présent sans les lui imposer : la femme s'abandonne aux suggestions de son partenaire, y répond tout en exprimant son propre désir. Ainsi, la danseuse moderne est invitée à investir l'espace d'expression qui lui est aménagé par l'homme. On le voit, ce nouveau rapport danseur/danseuse n'est ni une indifférenciation (symétrie des rôles), ni une substitution (inversion des rôles).

1. Freud, 1974e [1920], p. 270.

De la même façon, en hypnose, on distingue une attitude autoritaire de l'hypnotiseur, qui soumet l'hypnotisé à des injonctions fermes et directes, et une approche plus subtile, où des *suggestions* plus ou moins métaphoriques sont proposées à l'hypnotisé, qui est invité à *s'abandonner* à une relaxation, à une expérience sensorielle, à des reviviscences, à des associations. L'individu hypnotisé est ici partie prenante de son abandon aux suggestions de l'hypnotiseur ; il *s'abandonne activement*, comme la femme à l'activité de l'homme dans le coït :

Une femme passive durant le rapport sexuel, rappelle André Green, ne saurait ni prendre beaucoup de plaisir, ni en donner beaucoup – dans la mesure où cette passivité signifie inhibition. En revanche, à la femme revient une *activité à but passif*, c'est-à-dire qu'il faut beaucoup d'activité pour que la jouissance féminine atteigne ses pleines capacités réceptrices ².

En cela, une telle suggestibilité hypnotique apparaît comme la mise en acte d'un transfert féminin ³ : le patient s'abandonne à la *pénétration* de l'hypnotiseur.

L'écart entre ces deux approches de la danse de couple, entre ces deux approches de l'hypnose, est celui qui sépare la passivité du féminin. Et où qu'il soit, le couple masculin/féminin est menacé de régression vers les dynamismes phallique (nanti/châtré) et anal (dominant/dominé), plus familiers, moins ambigus, plus stables. La position proprement féminine consiste à accompagner le partenaire, à se fondre dans le mouvement qu'il suggère sans l'imposer, à l'accueillir, à *recevoir l'autre en soi*, métonymiquement représenté par son désir (dans les *suggestions*), et éventuellement par son pénis (dans la pénétration sexuelle).

Pour distinguer le féminin de la passivité, André Green propose justement de parler plutôt de « concavité féminine, opposée à la convexité masculine ⁴ ». Les termes de *réceptivité* et de *concavité* recouvrent la dimension *cavitaire* qui caractérise le corps féminin, sans toutefois être étrangère au corps masculin, non dépourvu d'orifices et d'espaces internes ; en dernier ressort, c'est l'espace psychique qui tient lieu de réceptacle pour des corps étrangers. Nous proposons d'envisager une pulsionnalité *vaginale*, produit pulsionnalisé de la concavité, passivité primaire qui vise l'accueil de l'autre en soi : la concavité, selon notre hypothèse, se trouve préformée dès les premiers temps de la vie psychique, et se pulsionnalise d'emblée, et surtout primitivement, c'est-à-dire sans détour par un retournement secondaire

2. Green, 2007b [1990], p. 114.

3. Voir Poupart et Pirlot, 2014a.

4. Green, 2007b [1990], p. 114.

de l'activité en passivité. Nous voyons dans cette *vaginalité* le précurseur prégénital du féminin : ce sera l'objet de notre première partie.

Nous proposons, dans les chapitres suivants, de situer dans les vicissitudes psychopathologiques du féminin ainsi circonscrit l'essence de la problématique hystérique, dont nous considérerons essentiellement les modalités d'aménagement psychotiques, en vertu d'une prise en compte des racines prégénitales du féminin.